



**HAL**  
open science

## Post(-)

Yann Calbérac

► **To cite this version:**

Yann Calbérac. Post(-). Collectif GéoXXI. Géographies, un dictionnaire, CNRS Éditions, pp.466-468, 2025, 978-2-271-15540-5. ⟨hal-05407695⟩

**HAL Id: hal-05407695**

**<https://hal.science/hal-05407695v1>**

Submitted on 9 Dec 2025

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

Calbérac Yann, « Post(-) » in Collectif GéoXXI (dir.), *Géographies, un dictionnaire*, Paris, CNRS Éditions, p. 466-468.

**Post(-)**

*Post(-)*

Le débat scientifique contemporain est marqué par l'usage fréquent de termes construits à partir du préfixe *post(-)*, qu'il s'agisse du poststructuralisme, des études postcoloniales, de l'époque post-industrielle, *etc.* Ces termes interrogent autant les contenus qu'ils désignent et recouvrent, que les dynamiques contemporaines qui structurent les débats en sciences humaines et sociales. Mais qu'y a-t-il de commun entre le postcolonial (qui rompt avec la vision euro-péo-centrée du monde héritée du projet colonial) et l'époque post-industrielle (le moment où l'industrie n'est plus la principale production de richesses), sinon ce préfixe, *post(-)*, et la démarche intellectuelle qu'il met en œuvre. De quoi le *post(-)* est-il donc l'indice ? Qu'est-ce que l'usage de ce terme nous dit de la construction contemporaine des savoirs ? L'hypothèse défendue ici est que le *post(-)* en dit finalement davantage sur les opérations critiques mises en œuvre à l'encontre de la production des savoirs que sur les savoirs formulés dans le cadre de ces nouvelles démarches.

Ce préfixe s'est en effet largement diffusé dans les sciences humaines et sociales contemporaines, et donc, logiquement, en géographie, preuve que les bastions disciplinaires sont désormais moins marqués et, surtout, que la géographie s'inscrit pleinement dans des débats désormais largement interdisciplinaires. Ce préfixe témoigne en effet de l'essor des thématiques et des approches issues du *tournant culturel* qui impose, dès les années 1980 dans le champ anglophone, une critique de la modernité qui prend corps sous le terme de *postmodernisme* et qui sert de matrice à tous les courants et à toutes les approches qui se construisent sur ce programme critique. Enfin, sa diffusion va de pair avec les transformations d'une université aujourd'hui largement mondialisée. Ainsi donc, les termes en *post(-)* se généralisent, mais cette profusion ne doit pas occulter leur extrême diversité, ainsi que la difficulté non pas tant à les saisir qu'à les interroger.

Cette diversité peut être générique : certains termes ainsi formés sont des noms (*post-féminisme*), d'autres des adjectifs (*postcolonial*) ; certains sont des adjectifs qui donnent des noms – ou inversement – mais pas toujours. Est-ce que l'adjectif relatif au *postmodernisme* est *postmoderne* ou *postmoderniste* ? Est-ce que *postcolonial* est l'adjectif relatif à *postcolonialisme* ? L'apparente similarité des termes ne doit pas empêcher un examen minutieux et approfondi : chacun s'inscrit en effet dans un contexte intellectuel particulier, dans laquelle les questions linguistiques liées à la traduction ne sont pas absentes. La genèse de chaque mot – qui reflète souvent la structuration d'un débat théorique et épistémologique et donc la construction d'un champ – mérite ainsi d'être retracée. La diversité peut aussi être formelle : certains termes s'écrivent avec des traits d'union (comme *post-féminisme*), d'autres sans (comme *postcolonial*), preuve – comme le souligne Joanne Sharp (2009 : 3) – de l'« importance of a hyphen » même si cette considération semble plus pertinente dans le contexte de la langue anglaise que française, où l'emploi du trait d'union n'est pas régi selon les mêmes règles. Selon elle, le trait d'union renvoie à l'acception habituelle du terme qui désigne ce qui vient après : l'époque post-coloniale est la période qui suit la période coloniale. La diversité est donc sémantique : même s'ils sont tous forgés à partir du même préfixe, ces termes ne désignent pour autant pas des réalités commensurables, c'est-à-dire des réalités que l'on peut placer sur un même plan. Un élément d'éclaircissement vient, comme le propose J. Sharp, de la prise en compte de la polysémie du préfixe *post-*, déjà inscrite dans le terme latin et que l'on retrouve aussi bien en français qu'en anglais (Collignon, 2007). Ce préfixe a en effet une acception à la fois temporelle, désignant alors « ce qui

vient après » (dans une chronologie), et spatiale, « ce qui est derrière » (dans une configuration). L'emploi de *post(-)*, avec ou sans trait d'union, renvoie donc à deux manières radicalement différentes de penser les savoirs, et donc leur construction et leurs dynamiques.

Raisonnement en termes chronologiques (quand *post-* désigne ce qui vient après), c'est accréditer une vision historiciste de la science fondée sur les principes hérités de la modernité, c'est-à-dire le partage qui s'instaure dès le XVII<sup>e</sup> siècle, notamment dans la pensée de Descartes, et qui se développe tout au long des XVIII<sup>e</sup> (les Lumières) et XIX<sup>e</sup> siècles et qui trouve son aboutissement dans le positivisme d'Auguste Comte. La science occidentale, moderne, s'est construite sur ces héritages érigés en fondements de toute démarche objective : la séparation sujet / objet et la promotion de la méthode sont parties prenantes d'un découpage disciplinaire qui assoit une vision cumulative du savoir. La science devient donc une condition *sine qua non* du Progrès (et ce terme entérine donc une rupture irréversible entre un avant et un après) et de toute émancipation, dans une vision européo-centrée de la connaissance qui sert le projet politique de l'Occident. C'est en réaction à cette vision du monde et de la science que des lectures critiques se développent, à commencer par les lectures féministes qui entendent remettre en cause les fondements même de la modernité, en faisant de la science un « discours situé » parmi d'autres. Il s'agit dès lors de penser la *postmodernité* comme l'ère qui pourrait exister *après la modernité* et dont le programme intellectuel, le *postmodernisme*, pourrait s'épanouir sur la prise en compte des limites de celle-ci. Le terme *postmodernisme* s'apparente donc à un *chrononyme*, c'est-à-dire le nom d'une époque qui trouve sa cohérence dans le nom qu'on lui donne. Il désigne ainsi la période qui commence dès les années 1980, au moment où le tournant culturel et ses approches s'imposent. Un autre chrononyme, bien différent mais formé à partir du même préfixe, est également utilisé pour désigner cette même période : le poststructuralisme, c'est-à-dire la période qui suit immédiatement le mouvement structuraliste qui court de la fin des années 1940 au début des années 1980 (Dosse, 1991 et 1992). Ainsi désignée, la période trouve son unité dans l'effervescence et la diversité des programmes qui s'épanouissent aussi une fois la page du structuralisme tournée. L'heure n'est plus à la recherche des structures, invariantes et cachées, qui déterminent toutes les constructions sociales. Le poststructuralisme désigne donc bien un *après*, tout en soulignant que la diversité des approches et des méthodes alors en vogue trouve son unité dans la relecture critique du corpus théorique hérité du structuralisme (Cusset, 2003). Cet exemple montre bien que les enjeux de la période résident *in fine* dans la manière de la délimiter et d'en définir la cohérence. L'unité de la période dépend ainsi de l'*après* auquel il renvoie : le poststructuralisme entend rompre avec le structuralisme en en proposant une relecture critique, alors que la postmodernité entend plus largement rompre avec les partages hérités de la modernité. Les termes sont différents, la chronologie intellectuelle convoquée n'a pas le même empan, mais les réalités qu'ils recouvrent se superposent. Est-il encore pertinent, dès lors qu'on entend remettre en cause la modernité, de vouloir arrimer un projet intellectuel à une démarche historiciste : après tout, si la critique opère une remise en cause des catégories, celle-ci commence par le temps, à l'heure où le tournant spatial complète et parachève le tournant culturel.

Raisonnement en termes spatiaux (quand *post-* désigne ce qui est derrière), c'est explorer une nouvelle manière de penser la construction des savoirs, à rebours de toute conception historiciste de la science, qui charrie avec elle aussi bien la cumulativité du savoir que le Progrès qu'elle rend possible. C'est donc prendre au sérieux la proposition du tournant spatial formulée par Edward Soja, et mobiliser l'espace non plus seulement comme un problème, mais aussi comme une démarche pour penser. Au découpage disciplinaire – hérité du projet encyclopédique des Lumières – se substitue une autre structuration de la connaissance, spatiale celle-ci, pensée comme des champs (ou leur équivalent anglais, les *studies*) : les découpages ne se font plus sur des disciplines (c'est-à-dire sur des méthodes) mais sur des problèmes, qui constituent autant de champs de forces ou de lignes de front dont il faut dessiner la carte. Le savoir se découpe en régions, en domaines ou encore en fronts, et

qui sont autant de contrées que l'on peut parcourir et explorer, et *au-delà* desquelles on peut s'aventurer, selon la démarche de *mapping* qui traduit cet engouement pour ne plus seulement penser l'espace, mais penser *avec* et *grâce* à l'espace.

Yann Calbérac

## Bibliographie

Collignon B., « Note sur les fondements des *postcolonial studies* », *Échogéo*, n°1, 2007. DOI : 10.4000/echogeo.2089

Cusset F., *French theory : Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux Etats-Unis*. Paris, La Découverte, 2003.

Dosse F., *Histoire du structuralisme* (2 tomes). Paris, La Découverte, 1991 et 1992.

Latour B., *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. Paris, La Découverte, 1991.

Sharp J., *Geographies of postcolonialism : spaces of power and representation*. Los Angeles et Londres, SAGE, 2009.